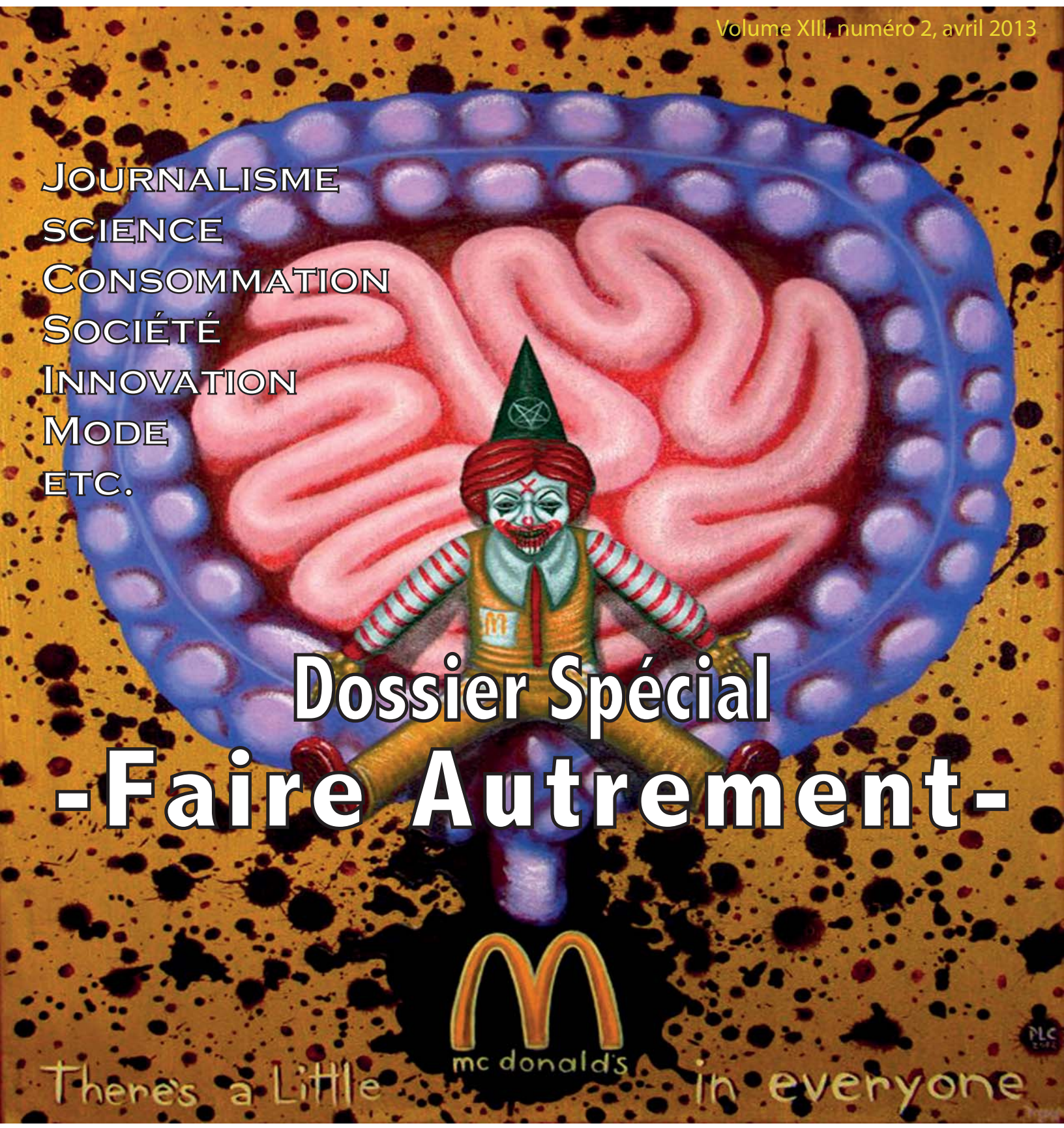
Le Reporter

Une publication des étudiants aux Certificats de rédaction et de journalisme de la Faculté de l'éducation permanente de l'Université de Montréal

Volume XIII, numéro 2, avril 2013

Journalisme
science
Consommation
Société
Innovation
Mode
etc.



Dossier Spécial

-Faire Autrement-

L'Équipe

Le Reporter Vol. XIII, num.2, avril 2013

Rédacteurs en chef

Myriam Laplante El Haïli

Vincent Paradis

Équipe de rédaction

Marie-Paule Primeau

Delphine Vincent

Christina Dabel

Bénédicte Filippi

Brïte Pauchet

Vincent Paradis

Myriam Laplante El Haïli

Kim Riverin

Nafi Alibert

Fannie Richer-Noël

Réviseure en chef

Marie-Paule Primeau

Équipe de Révision

Louise Poirier-Labrie

Michèle Deteix

Marie Mousse Léonard

Catherine Torre

Michelle Poulin

Jean-François Lapierre

Fannie Richer-Noël

Conception Graphique

Nafi Alibert

Sara Teodosio

Supervision

Louis Belzile

L'édito

VINCENT PARADIS et MYRIAM LAPLANTE EL HAÏLI

Avez-vous déjà pensé que si la vie de tous était régie par un conservatisme serré, le progrès aurait du mal à poindre ? Avec *Like a Virgin*, lancé dans les années 80, Madonna a révolutionné le monde de la musique pop et le rapport des femmes à la sexualité. Certes, sa vision émancipée a récolté plusieurs critiques négatives à l'époque, mais près de 20 ans plus tard, l'hypersexualisation s'observe partout et de moins en moins de gens s'insurgent lorsqu'ils y sont confrontés. C'est alors que d'autres personnes arrivent avec des idées encore plus farfelues, et réussissent à se faire un public en propageant leur façon de faire autrement, question de s'exprimer originalement. Pensons à Lady Gaga...

Il n'y a pas que les artistes qui vivent en marge. Beaucoup d'êtres humains n'aiment pas se conformer. La vie est tellement structurée et régie par des entités que nous ne contrôlons pas, qu'il est bon de trouver le moyen de nous libérer du quotidien. Certains vous diront que *faire autrement* leur permet de garder l'équilibre, de prendre une pause du rythme routinier imposé par leur vie - métro, boulot, dodo -, de respirer un peu et de vivre pleinement.

Sous le thème **« faire autrement »,** le nouveau numéro du magazine *Le Reporter* apporte un vent de fraîcheur au printemps qui suit son cours. Vous aurez le plaisir de lire des articles sur des personnes, des situations et des lieux tous aussi inspirants les uns que les autres.

L'expérience a été une fois de plus enrichissante, et ce, surtout grâce à une équipe bien établie. Les journalistes ont su proposer des sujets rafraîchissants. La réviseure en chef et l'équipe de réviseurs sous son aile ont fait un travail exemplaire. Sans oublier les infographistes qui ont su monter un numéro fort agréable à feuilleter. Bravo et merci à tous.

Bonne lecture !

ERRATUM

Dans le numéro précédent, nous avons omis de préciser que Marie-Paule Primeau occupait le poste de Réviseure en chef. Nos excuses.

ILLUSTRATIONS

Couverture: *A Little McDonalds,* Pascal Leo Cormier, 2012, Acrylic on Canvas, 16'' x 20''.

Découvrez l'univers de Pascal Leo Cormier a.k.a. Payazo : site web: www.pascalleocormier.com facebook.com/payazo

4ème de couverture: *Lecteur endormi*, Brïte Pauchet. 2013, Aquarelle.

Sommaire

DOSSIER SPÉCIAL: FAIRE AUTREMENT

LE MONDE DES MÉDIAS

Quand l'objectif fixe et émancipe **4**

Pigiste, un métier solitaire ? **5**

PORTRAIT

De blogueuse à organisatrice d'événements **6**

SOCIÉTÉ

Je troque, tu troques, il troque ses vêtements **8**

25 ans, chez maman? **9**

Poubelle, t'es belle **10**

Sortir du quotidien, le temps d'un café **12**

ÉCONOMIE

My Customizer: le pouvoir de tout personnaliser **13**

SCIENCE

Ce que les scientifiques ne pourraient faire sans vous **15**

Pharmachien, un blogue qui a du mordant **16**

Le saviez-vous?

Cartouche et les brigands du siècle des Lumières **18**

Bonnes Adresses

Café, étude et petits bonheur **20**

Capsules Linguistiques

Le redoutable accord du participe passé **22**

Quand l'objectif fixe et émancipe

BÉNÉDICTE FILIPPI
benedicte_qc@hotmail.com

À l'Université du Québec à Montréal, le 14 mars dernier, lors du *Festival du film ethnographique du Québec*, une table ronde était organisée autour de la thématique de la co-construction filmique et de la réappropriation des médias. Un sujet particulièrement engageant pour Manon Barbeau du *Wapikoni Mobile* et Alexandre Enkerli de chez *ArtNet*. Tous les deux sont passionnés d'anthropologie visuelle et travaillent à l'éducation médiatique des minorités. Chacun à leur manière, ils œuvrent à faire résonner de nouvelles voix sur la scène canadienne.

La caméra étincelle chez Wapikoni

La cinéaste Manon Barbeau est la plus connue du duo. Chef de file du *Wapikoni Mobile* depuis 2004, elle livre un combat contre la détresse et l'isolement des jeunes des communautés autochtones du Québec. Ses armes : la production filmique, la création musicale et deux roulottes pour transporter son équipage.

Convaincu « du pouvoir transformateur de la création », *Wapikoni* remet aux jeunes une caméra, leur offrant ainsi une tribune pour s'exprimer. Le pari de Manon Barbeau est simple : travailler à l'affirmation d'une fierté identitaire à travers la production de films. Tendues vers cet objectif, les caravanes du *Wapikoni* sillonnent les communautés autochtones à travers le Québec, prêtant caméras, perches et logiciels de montage aux réalisateurs en herbe.

Pas facile d'apprivoiser le métier de cinéaste, la durée des séjours du *Wapikoni* dans les villages autochtones n'est que de cinq semaines. C'est pour cela qu'au-delà du prêt matériel, *Wapikoni* mobilise deux cinéastes professionnels afin d'enseigner aux jeunes les rudiments de la réalisation. « Au début, ça marche par apprentissage siamois, les jeunes miment littéralement ce que leur montrent les cinéastes. Au bout d'un certain temps par contre, ils gagnent en autonomie », explique Manon Barbeau. Aussi, au terme du séjour, ils auront terminé la production d'un court-métrage. Mais ce qui enracine réellement la pousse cinématographique, c'est le retour de la caravane qui fait escale deux à trois fois durant l'année dans la même communauté.

En 2004, au début de l'aventure, le premier contact a été laborieux. Les aînés, particulièrement, étaient méfiants. « Il y avait des réticences. La confiance s'est gagnée peu à peu. Les aînés ont réalisé l'utilité de la vidéo pour la transmission de leur culture », se rappelle Manon Barbeau. Pour eux, la caméra devient un testament vivant. *Aitun*, un film innu tourné à la Romaine, présenté lors de la table ronde en est une belle preuve. Kévin Bellefleur, le réalisateur, est le petit-fils de Josephis qu'il capte en compagnie de sa femme. « C'est bien que tu nous filmes, puisque vous n'avez pas connu les ancêtres. C'est eux qui nous enseignaient. La technologie n'existait pas encore », raconte Josephis à Kévin. La vidéo devient ainsi un legs pour les aînés qui craignent de voir leurs savoirs traditionnels disparaître avec eux.

La caméra témoin chez ArtNet

Même inquiétude chez les femmes francophones ontariennes qui redoutent de voir s'éteindre leur savoir-faire artisanal. Pour immortaliser leurs pratiques, c'est l'organisme *Communautique* qui est venu à la rescousse avec le projet *ArtNet* dans ses cartons.

Spécialiste en participation citoyenne, *Communautique* est basé à Montréal. La mission de l'organisme consiste à rendre la technologie accessible en facilitant l'appropriation des médias aux communautés marginalisées.

Ici, c'est la web vidéo qui joue les courroies de transmission. Présentant des femmes travaillant sur leur métier à tisser ou expliquant le *b a ba* de la broderie, la vidéo fixe leurs techniques dans le temps. « C'est une manière de préserver la culture et l'artisanat de ces femmes », soutient Alexandre Enkerli, qui a côtoyé pendant plusieurs jours les membres de l'*Union culturelle des Franco-Ontariennes*. Un objectif qui s'inscrit pleinement dans le mandat du regroupement, qui travaille à la croissance individuelle et collective des femmes francophones dans la province. Avec maintenant des dizaines de vidéos à son actif, *ArtNet* devient un symbole de protection du patrimoine culturel.

Grâce aux *Wapikoni Mobile* et *ArtNet* de ce monde, de nouveaux espaces d'expression émergent, travaillant à la diversité des voix et favorisant l'émancipation des communautés marginalisées.

Pigiste, un métier solitaire ?

BRÏTE PAUCHET*
brite.pauchet@yahoo.ca

En tant que pigiste, les chances sont grandes que le journaliste ou le rédacteur débutant travaille seul, de chez lui. Pourtant, d'autres solutions existent. Depuis décembre 2012, trois jeunes journalistes ont fondé une salle de rédaction un peu particulière.

Été 2012. Clémence Cireau, jeune finissante en journalisme scientifique de l'Université Laval, arrive à Montréal. Depuis deux ans, une idée lui trotte en tête : travailler en bonne compagnie dans une ambiance sympathique. Seul hic, Clémence est pigiste. Qu'à cela ne tienne, elle partage son projet avec deux amis, journalistes eux aussi : Benjamin Jébrak et Gabrielle Brassard-Lecours. Ensemble, ils lancent *Ublo média*.

Les trois complices conçoivent un espace de travail qui accueille les « pigistes pour partager des idées, des contrats, et projets », explique Gabrielle Brassard-Lecours. « Ce sont des pigistes à qui en plus on facilite la vie : on leur offre des services pour qu'ils puissent vraiment se concentrer sur leur travail, le tout dans une ambiance propice à la créativité », précise la jeune entrepreneure. Comptant développer petit à petit leurs services, ils offrent pour l'instant une revue de presse journalière, une formation en comptabilité, et divers logiciels.

Les membres fondateurs de Ublo média. De gauche à droite: Gabrielle Brassard-Lecours, Benjamin Jébrak et Clémence Cireau

Être membre d'*Ublo*, cela signifie : disposer d'un local pour travailler hors de chez soi, avoir une visibilité sur le Web, collaborer avec d'autres journalistes, participer aux décisions de l'entreprise. Mais le but reste de « ne pas se compliquer la vie », insiste Clémence Cireau.

Après quatre mois d'existence, le groupe compte 15 membres, certains plus expérimentés que d'autres. Proclamé « meilleur journaliste de la relève 2011 » par l'*Association des Journalistes Indépendants du Québec* et la *Fédération Professionnelle des Journalistes du Québec*, le photographe Valérian Matazaud, publie régulièrement dans *La Presse, Le Devoir* ou *L' actualité*. Il a adhéré au groupe « pour développer des collaborations, cultiver [son] réseau et partager des idées, des contacts, des conseils ». La jeune journaliste indépendante Anabel Cossette Civitella, quant à elle, a été attirée par l'idée de travailler avec des collègues sans subir « un rapport de patron à employé ». Entre autres avantages, elle a bénéficié des conseils des membres du collectif pour peaufiner le reportage qu'elle présentera au *Prix Judith-Jasmin* ce printemps. « Tout le monde est conscient des difficultés du travail autonome. On travaille nos projets dans le respect de chacun, dans le respect des sujets », remarque-t-elle.

« L'inconvénient, bien sûr, c'est qu'il faut payer un bureau à l'extérieur en plus. Et, on a toujours tendance à penser que l'on n'est bien servi que par soi-même », constate Valérian Matazaud. Même son de cloche pour Valérie Levée, journaliste scientifique bien établie à Québec. Le dédoublement de loyer et le temps de transport sont deux inconvénients majeurs qu'elle voit à la formule. Par contre, la structure, le soutien offert par les collègues, et les échanges possibles représentent pour elle un cadre idéal pour des gens débutant dans la profession.

L'idée n'est pas neuve, pourtant. Pierre Sormany, journaliste et éditeur de *Vélo Québec,* rappelle qu'à la fin des années 80, Lyne Fréchet, Yvan Lamontagne, et Sylvie Gourde ont fondé le *Groupe Interview*. « En plus de partager le loyer et divers services techniques, ils ont fonctionné comme une véritable équipe, partageant les contacts, discutant de leurs textes et de leurs idées. [Jusqu'à sa dissolution à la fin des années 90], le groupe s'est constamment renouvelé. Ils se targuaient - à juste titre - d'être « la plus grosse salle de rédaction de journalistes indépendants francophones en Amérique du Nord », raconte-t-il.

S'ils ont confiance en l'avenir de leur projet, les fondateurs d'*Ublo* sont conscients qu'ils attirent principalement une clientèle de jeunes journalistes, avec le risque que ceux-ci quittent le bateau du jour au lendemain. Pour Gabrielle Brassard-Lecours, les prochaines étapes seront « de mieux se structurer, de trouver des sources de financement et de recruter plus de membres ». Philosophe, Clémence Cireau conclut: « On s'est laissé un an. On verra où *Ublo media* se rend ».

*Brïte Pauchet est membre d'*Ublo média* depuis février 2013.

http://ublomedia.net

De blogueuse à organisatrice d'événements

VINCENT PARADIS
vincent.paradis@live.ca

Avec toute l'élégance qu'on lui connaît, la plus populaire des blogueuses mode d'origine sherbrookoise, Gaëlle Leroyer, a accordé une entrevue au magazine *Le Reporter*. Compte-rendu d'une rencontre avec une jeune femme sympathique et ambitieuse, qui s'est déroulée dans l'ambiance conviviale du Café Souvenir, rue Bernard à Montréal.

Montréalaise d'adoption depuis huit mois seulement, son agenda déborde déjà d'engagements de toutes sortes en lien avec de multiples événements mode. Le jour de l'entrevue, Gaëlle venait tout juste d'arriver de Québec, où elle s'était occupé, en tant que chargée des communications marketing, de l'ouverture de la nouvelle division pour la *Boutique Kitsch*, dont la maison-mère se situe à Sherbrooke. Selon Gaëlle, qui blogue depuis un peu plus de trois ans maintenant, c'est une belle surprise de se retrouver à remplir une telle fonction. « Ma carrière va tendre vers l'événementiel. J'aime organiser des soirées, m'occuper des réseaux sociaux, développer des stratégies web », confirme la principale intéressée qui a déjà reçu, depuis son retour de Québec, des offres similaires et des demandes sur ses tarifs.

Gaëlle confie que dans le milieu de la mode, « il n'y a pas beaucoup de monde qui vous donne une première chance » et c'est pourquoi elle envisage de se lancer elle-même en affaires. En janvier 2012, afin de souligner les deux premières années de vie de son blogue, elle fait ses premières armes en préparant un défilé de mode, suivi d'un spectacle du groupe *Qualité Motel*. Puis, l'été dernier, elle organise le mariage d'un couple d'amis.

Gaëlle suit religieusement un principe de base : écrire tous les jours.

Une blogueuse astucieuse

En janvier 2010, Gaëlle habite toujours à Sherbrooke, quand elle décide de démarrer le B*logue mode Gaëlle Leroyer.* Après cinq mois de recherche sur l'art de bloguer, alors qu'elle est étudiante au baccalauréat en marketing de l'Université de Sherbrooke, elle acquiert les principaux rudiments qui vont lui permettre de se faire un nom dans le monde de la mode montréalaise. Elle décide de suivre religieusement un principe de base : écrire tous les jours. Elle confie avoir publié six jours sur sept la première année, car plus l'information est ajoutée régulièrement, plus le blogue est bien référencé dans *Google*.

Récemment, elle assistait à une conférence sur les réseaux sociaux. Lorsque l'assistant du conférencier a effectué une recherche avec les mots-clés « blogue » et « mode », son site est apparu en premier dans le célèbre moteur de recherche. Très surprise, elle avoue alors n'avoir jamais figuré dans les premiers résultats sur *Google* lors de ses premiers temps sur le Web.

En outre, ses talents de blogueuse lui permettent d'être rapidement une référence parmi les blogues de mode du Québec et ainsi de devenir la première Sherbrookoise à faire partie du *Regroupement des blogueurs et blogueuses mode de Montréal* (RBBMM). « Le RBBMM possède un groupe *Facebook* privé permettant aux membres de s'entraider et de se donner des conseils afin d'avoir une plus grande reconnaissance dans le milieu », affirme Gaëlle. Dans le but

d'augmenter sa visibilité, la blogueuse pense même de plus en plus à rédiger ses billets à la fois en français et en anglais.

Passion « Street looks »

Inspirée par le célèbre blogue mode *The Sartorialist,* en plus de la couverture d'événements mode importants comme *la Semaine de la Mode de Montréal*, c'est vers les « Street looks » que la fashionista décide d'orienter la majeure partie de ses publications. Pendant les deux premières années, Gaëlle se promène dans les rues de Sherbrooke, avec son appareil-photo, toujours prête à capturer les looks les plus « flamboyants ». À l'instar du blogue new-yorkais *The Sartorialist,* Gaëlle souhaite que sa marque de commerce reflète la qualité de ses photos. C'est ce qui l'a convaincue d'investir dans un meilleur appareil-photo l'an passé.

Ses talents de blogueuse lui permettent d'être rapidement une référence parmi les blogues de mode du Québec et de devenir

la première Sherbrookoise

à faire partie du Regroupement des blogueurs et blogueuses mode de Montréal

Questionnée sur son intérêt pour les « Street looks », elle avoue aimer la mode vintage. Elle aurait même déjà acheté, il y a de cela quelques années, un manteau de cuir dans une friperie pour 20 $, qu'elle porte toujours! Gaëlle privilégie cet aspect de la mode, où l'agencement judicieux de vêtements se démarque tout autant que le port de tenues griffées et hors de prix. Après tout, elle a inventé cette phrase bien amusante, qu'on croirait tout droit sortie d'un épisode de la série américaine *Sex and the City,* « *I may not have Gucci shoes or Chanel suits, but I've got the best a fashionista can have : sense of style* ».

Et l'avenir ?

Grâce à son blogue, le journal *Voir Estrie* offre un premier contrat à Gaëlle en mars 2010. Après cette première opportunité, « les offres n'ont pas arrêté de rentrer », affirme-t-elle. Elle a notamment été juge pour la téléréalité *FlashMods*, animée par Mitsou à l'automne 2011 et blogueuse people pour *la Semaine de la mode de Montréal* à l'hiver 2011. Gaëlle aime diversifier ses activités, surtout qu'elle affirme que « personne au Québec ne peut vivre de son blogue mode, sauf peut-être Lolitta Dandoy, car on n'est ni à New York ni à Paris ! »

Pour l'avenir, elle avoue avoir beaucoup d'idées en tête. « J'aime quand ça bouge. Quand j'étais plus jeune, j'avais toujours minimum trois emplois en même temps. Aujourd'hui, j'ai un job de jour, mais j'ai dix mille projets », confie la femme d'affaires en devenir. Elle assure vouloir se concentrer sur l'événementiel à Montréal, tout en donnant une place à Sherbrooke. « Je retourne à Sherbrooke toutes les deux semaines », indique-t-elle. Pour Gaëlle, ce qui se trame dans sa ville d'origine demeure essentiel.

Gaëlle aimerait aussi travailler pour un magazine de mode québécois, ultimement pour *Vogue*. Elle est consciente du débat entourant la subjectivité des blogeurs et de la neutralité nécessaire des journalistes; c'est la raison pour laquelle elle compte éventuellement suivre un cours en rédaction.

D'ici quelques années, Gaëlle souhaite couvrir les semaines de la mode à travers le monde, le voyage étant l'une de ses nombreuses passions. D'ici là, elle compte travailler sur un projet de chroniques culinaires avec le chef d'un restaurant du Mile-End, qu'elle habillera à sa manière le temps des vidéos qui seront publiées sur son blogue mode qu'elle tient toujours.

Rendez-vous au *www.gaelleleroyer.com* pour découvrir l'univers de Gaëlle.

Je troque, tu troques, il troque ses vêtements

FANNIE RICHER-NOËL
fannie.richer.noel@gmail.com

Depuis la crise financière de 2008, la situation économique au Québec a favorisé le développement de nouvelles tendances. Le troc, version 2013, est de celles-là. Marginaux, bohèmes, ou *fashionistas,* l'échange de vêtements permet à chacun de trouver chaussure à son pied. Englobant l'aspect de communauté, le troc fait naître un sentiment de liberté que l'argent ne peut égaler.

Jamais de la vie !, diriez-vous si l'on vous demandait de vivre en marge de la société. Pourtant, de nos jours, les groupes marginaux dominent presque la culture qui nous définit. L'interprétation d'un individu dit « marginal » peut s'avérer subjective. Par exemple, une personne ne possédant pas de téléphone cellulaire ou de télévision peut laisser croire qu'elle est non-conformiste. Un des regroupements de l'heure est celui des gens pratiquant le troc de vêtements. L'échange de la fourrure ? Pensez-vous ! Il ne s'agit pas du troc d'antan, mais bel et bien du troc… version modernisée.

« J'adore l'aspect communautaire, et le fait de contribuer à ma communauté sans mettre d'argent en jeu »
Nathatlie Laverdière.

Phénomène encore marginal, mais en pleine expansion

Tout de même excentrique dans son genre, mais ô combien en vogue, le troc a la cote auprès des personnes préoccupées par la surconsommation. Non seulement ce mouvement encourage l'aspect bohème et rassembleur de l'échange gratuit, mais il contribue aussi à augmenter la conscientisation environnementale. En outre, cette forme de troc entraîne la satisfaction, chez le consommateur, de passer une journée sans même avoir ouvert son portefeuille. Quel exploit !

Le malheur des uns fait le bonheur des autres

Redonner vie à une pièce de vêtement en attire plus d'un. « J'adore l'aspect communautaire, et le fait de contribuer à ma communauté sans mettre d'argent en jeu », explique Nathalie Laverdière, fervente participante aux échanges de vêtements organisés par l'équipe *S.W.A.P.* Cet organisme à but non lucratif a lancé, en 2007, son premier événement d'échange de vêtements intitulé *Déshabille-toi*. Figurant maintenant parmi les plus grands en Amérique du Nord, le mouvement s'est rapidement propagé dans les grandes villes du Canada et des États-Unis. Grâce à cette initiative, plus de 28 000 articles ont trouvé un nouveau porteur: les organismes de charité en ont récolté 32 000, et 60 000 ont été envoyés au recyclage. Grâce au troc, il est maintenant inutile de placer sa carte de crédit hors de portée, par exemple, au fond d'un vieux tiroir, ou de jouer à la Becky Bloomwood en la mettant au beau milieu d'un bloc de glace de manière à ce qu'elle soit inaccessible.

Nous adhérons tous des groupes marginaux au moins une fois dans notre vie, et ce, parfois sans même nous en rendre compte, tellement certains d'entre eux intègrent subtilement notre quotidien. Quelques fois critiqués et jugés sans trop les connaître, les membres d'un groupe marginal sont certainement un peu plus à contre-courant que la majorité, mais grâce à eux, nous évoluons et aidons la société à progresser positivement. Avec ce retour du troc, ce phénomène relance l'économie en faisant autrement. Après tout, qui a dit que seul l'argent fait le bonheur ?

25 ans, chez maman ?

CHRISTINA DABEL
christina.dabel@gmail.com

Le phénomène *Tanguy* existe-t-il en 2013 au Québec ? Eh oui, certains jeunes dans la vingtaine vivent toujours chez leurs parents et n'entendent pas quitter le nid familial. En fait, pas encore. Contrairement à la plupart des jeunes qui quittent la maison dès leur majorité, certains ne sentent pas le besoin de déménager aussi vite. Pour comprendre ce phénomène grandissant, *Le Reporter* s'est entretenu avec trois jeunes dans cette situation.

© Extrait du film Tanguy

Demeurer chez les parents est un choix mûrement réfléchi pour plusieurs jeunes adultes, et les raisons sont principalement économiques. « En fait, c'est une question d'argent. C'est plus facile pour moi de faire des économies si je vis chez mes parents. Je contribue à ma façon et ma contribution peut varier. Si j'étais en appartement, je ne pourrais pas me permettre de faire des écarts, explique Chirine, une étudiante de 25 ans, en restant à la maison, ça me permet aussi d'économiser, j'aimerais ça m'acheter un condo plus tard. » D'après elle, les gens se trompent en jugeant les jeunes qui choisissent de ne pas partir en appartement dès leur majorité, puisque la situation de chaque personne est différente.

Pour Jean-Tristan, un étudiant de 22 ans, c'est l'incertitude qui le maintient encore chez ses parents. « Je ne me sens pas encore prêt à quitter la maison. Je ne sais pas avec qui je vais déménager. Est-ce que ces gens-là vont être fiables ? Sinon, comme je paye mes études universitaires moi-même, je trouvais qu'un appartement était une dépense de trop. Je possède une voiture et je paye mes études, la prochaine étape ce sera un appartement, mais pas tout de suite », explique-t-il.

Les mœurs culturelles se veulent, elles aussi, un facteur incitant les jeunes dans la vingtaine à rester à la maison. Pour Vanessa, il n'est pas question de laisser la maison familiale avant d'être mariée. « Je suis d'origine haïtienne et mes parents préfèrent que je quitte le foyer quand je serai mariée. C'est sûr que c'est différent, mais c'est culturel. J'ai été élevée comme ça et je ne vois rien de mal à toujours habiter chez mes parents », raconte-t-elle.

Plusieurs raisons influencent les jeunes adultes à rester plus longtemps chez leurs parents. Que ce soit par soucis monétaires ou encore, pour mettre l'accent sur leurs études, les jeunes Québécois réfléchissent longuement à leur décision. On est finalement loin du phénomène *Tanguy* : ces adultes qui « squattent » le domicile familial et qui ne cherchent pas à gagner leur autonomie.

Un autre phénomène s'observe chez les jeunes dans la vingtaine : « l'enfant boomerang ». Lesdits boomerangs sont ces enfants qui ont déjà quitté le nid familial, mais qui y sont revenus pour diverses raisons. De plus, selon le plus récent recensement de *Statistique Canada* fait en 2011, les hommes dans la vingtaine sont plus nombreux à vivre chez leurs parents que les femmes du même âge. Les chiffres indiquent qu'en 2011, 63,3 % des hommes au début de la vingtaine vivaient à la maison, contre 55,2 % des jeunes femmes. Ces proportions étaient plus faibles chez les jeunes approchant la trentaine, tant pour les hommes (29,6 %) que les femmes (20,9 %).

Le nid familial est certes un endroit chaleureux, mais il viendra un jour où ces jeunes le quitteront définitivement pour voler de leurs propres ailes. L'important, c'est de le faire lorsque le moment est opportun.

Poubelle, t'es belle

NAFI ALIBERT
n_alibert@yahoo.com

Au Canada, on estime à 27 milliards de dollars la valeur des pertes alimentaires, soit environ 40 % de la nourriture produite au pays. À l'heure d'une prise de conscience généralisée sur le gaspillage alimentaire, *Le Reporter* est allé à la rencontre de ces Montréalais qui font de ce fléau leur nouveau cheval de bataille : les déchétariens.

D'un bout à l'autre de la chaîne alimentaire, un gaspillage systématique de denrées semble être devenu la norme. En pied de nez à la société de consommation, les déchétariens, ces adeptes du *dumpster diving* – trésordure en français – prennent d'assaut les poubelles des épiceries et des marchés pour récupérer la nourriture que d'autres ont jugée impropre à la consommation.

Délit de sale gueule

« On a vraiment esthétisé la nourriture alors qu'elle a une fonction totalement utile et de survie », dénonce Léa, étudiante et déchétarienne néophyte. Et pour cause, de la laitue un peu défraîchie aux pommes mal calibrées, des tonnes de denrées avec des imperfections mineures, qui ne conviennent plus au marché d'alimentation ou à la vente au détail, sont automatiquement jetées. Pourtant, une grande partie de ces aliments est encore intacte et préserve toute sa valeur nutritive. « En plus, il n'y a pas vraiment de risque de s'intoxiquer, surtout pendant l'hiver. Il faut juste savoir quoi prendre, mais en général, il n'y a pas plus de danger que lorsqu'on fait son épicerie », affirme Titouan, membre de l'organisation *De la bouffe, pas des bombes*, collectif qui lutte contre le gaspillage alimentaire.

Si les déchétariens rencontrés s'adonnent avec passion au *dumpster diving,* il leur a fallu dépasser les préjugés qui entourent la fouille dans les vidanges. « Personnellement je faisais ça la nuit pour ne pas subir le jugement des autres », avoue Charles, un militant activiste, qui se livre à la récupération alimentaire depuis plusieurs années.

Pratiquer la trésordure, la première fois, ce n'est pas facile. « Il ne faut pas se le cacher, c'est assez marginal et on ne peut pas dire que ce soit très bien vu, témoigne Léa. Les gens sont souvent gênés, ils ont honte pour moi. » Dans l'inconscient collectif, ce qui se retrouve à la poubelle est sale et malodorant, alors pourquoi vouloir le récupérer ?

© Sigurdas, Wikimédia Commons

De la nécessité à la conviction

« J'ai commencé à faire cela pour me nourrir moi-même, reconnaît Charles. J'ai continué pour des préoccupations économiques; cela me permet de manger tous les fruits et légumes nécessaires à une alimentation équilibrée. »

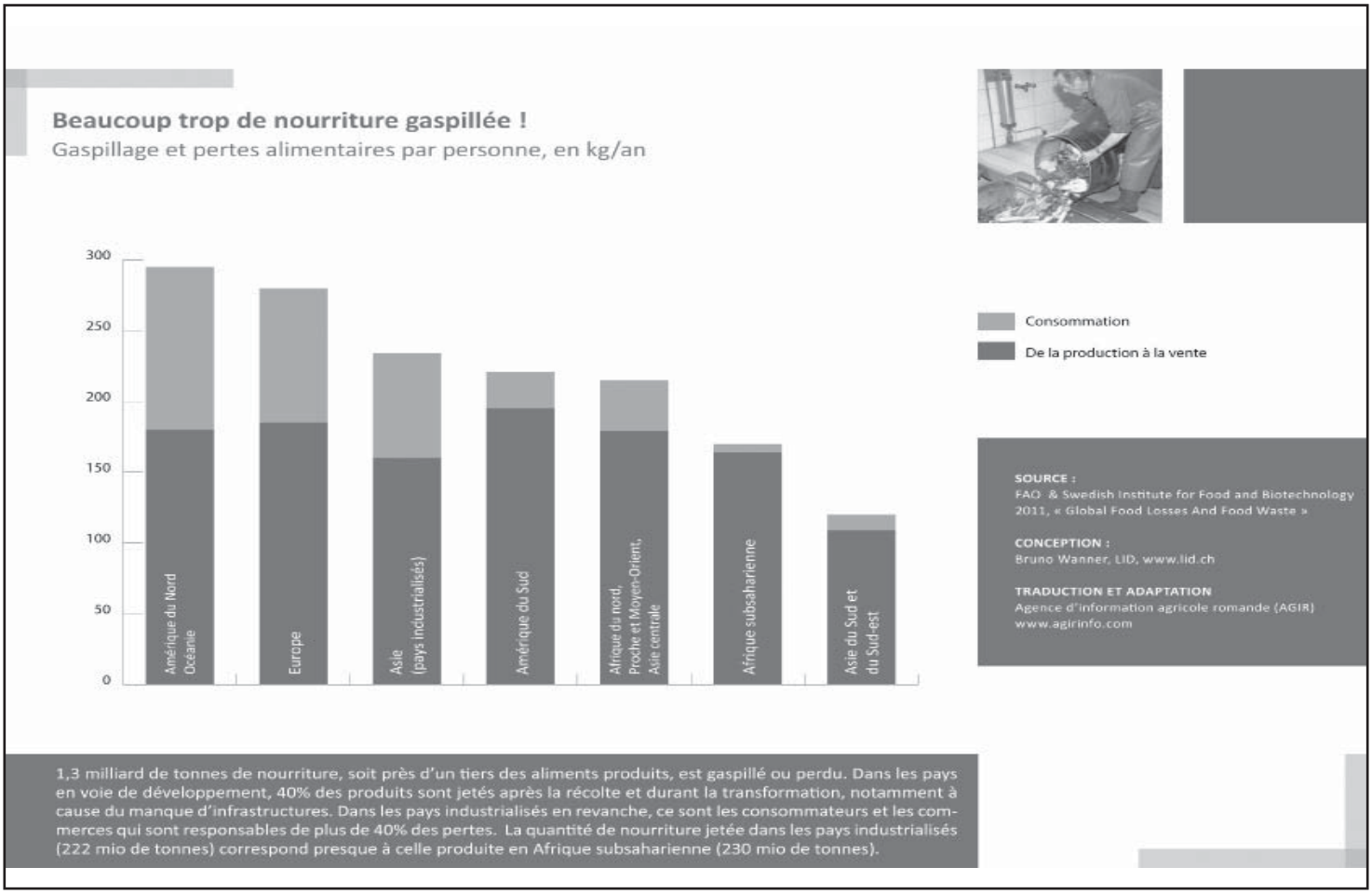
« Je suis sensible à la cause environnementale depuis des années. Au début, j'ai cherché à convaincre les autres, puis je me suis rendue compte que l'impact le plus tangible que je pouvais avoir c'était de vraiment changer mes habitudes à moi », raconte Léa, pour expliquer comment elle a commencé à faire de la récupération alimentaire.

Si la récupération est un puissant mode de prise de conscience individuelle, au niveau collectif, elle rend possibles diverses actions. La démarche de *Cuisine du Peuple* (CdP), un collectif parti d'*Occupons Montréal,* s'inscrit

avant tout dans une logique de récupération en vue d'une redistribution aux plus démunis. Benoît, un des initiateurs de CdP, plonge dans les poubelles, non pas pour lui-même, mais pour les autres. Il fait du *dumpster diving* un acte politique. « Pour moi, c'est de la récupération de déchets capitalistes. Nous avons un système de marché dominé par le profit qui n'est pas optimisé pour s'assurer que toute la nourriture qui est produite se retrouve dans les assiettes de ceux qui en ont besoin. »

À chacun son leitmotiv, mais étudiants, salariés ou chômeurs, ils sont de plus en plus nombreux à faire les poubelles de la métropole et à le revendiquer. S'il y a maintenant des cartes sur Internet indiquant les meilleurs endroits où faire du *dumpster diving,* pour Léa « le marché Jean-Talon reste une espèce de palais royal. C'est super propre, et les agriculteurs sont juste à côté. Donc, quand on ne veut pas se mettre les mains dans la poubelle parce que ça sent particulièrement mauvais, on n'a qu'à demander aux agriculteurs s'ils ont des denrées qu'ils savent qu'ils vont jeter ».

Selon le dernier rapport de l'Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture, à l'échelle planétaire, le tiers des aliments produits chaque année pour la consommation humaine est perdu ou gaspillé, soit environ 1,3 milliard de tonnes. Pour se rendre compte des proportions, la quantité de denrées propres à la consommation qui est jetée par les pays dits développés dépasse la production alimentaire nette totale de l'Afrique subsaharienne. En d'autres termes, résoudre les problèmes liés au gaspillage alimentaire permettrait d'enrayer la faim dans le monde.



Sortir du quotidien, le temps d'un café

MYRIAM LAPLANTE EL HAÏLI
myriam.laplante.el.haili@umontreal.ca

Apprendre autrement c'est toujours possible, mais permettre aux gens de se rencontrer autour d'un café pour enseigner quelque chose est le défi que s'est donné le site *E-180.com*. J'ai tenté l'expérience et c'est dans un café de la rue Fleury, à Montréal, que j'ai rencontré Audrey-Anne Ross, enseignante en arts médiatiques au secondaire. L'apprentissage par les pairs que propose le site *E-180.com* est une expérience gratuite et enrichissante, d'une part pour la transmission des acquis, et d'autre part pour le contact humain qui se dégage de cet échange.

L'inscription sur le site est rapide et facile : on remplit le formulaire de base auquel on ajoute une photo. On feuillette ensuite les offres et les demandes de rencontre sur le sujet qui nous intéresse. J'ai longuement hésité entre apprendre à faire du pain et à économiser au quotidien. En tant qu'étudiante, mon choix s'est finalement arrêté sur les économies d'argent. Je suis donc entrée en contact avec Audrey-Anne et après quelques échanges, nous avons convenu d'une date, d'une heure et d'un lieu de rencontre.

La glace est rapidement brisée, car Audrey-Anne n'en est pas à son premier café-échange.

© Habib.Mhenni, Creative Commons

Le temps de commander nos cafés, elle entre dans le vif du sujet et m'explique les astuces qu'elle a développées avec le temps. Se faire un budget est l'étape cruciale, mais en plus, il faut qu'il soit réaliste. Ensuite, j'ai appris qu'il ne fallait pas se créer de besoins lorsqu'on magasine. Adieu le lèche-vitrine, on entre dans un magasin pour une raison précise et on en ressort immédiatement lorsque l'objet en question est acheté. Consulter la section « gratuit » des sites de petites annonces et demander en magasin à égaler le prix de la concurrence sont des trucs qu'Audrey-Anne a intégrés à son quotidien.

Le lieu de la rencontre facilite la transmission de l'information par son caractère informel : qui ne vient pas discuter de tout et de rien dans un café ? De plus, la préparation d'Audrey-Anne à notre échange m'a convaincue que cette passionnée des rencontres maîtrise son sujet : elle avait préparé un document Word pour étayer notre discussion et me l'a envoyé tout de suite en arrivant chez elle. Le courant passe et nous échangeons, simplement, pendant deux heures.

L'apprentissage par les pairs que propose le site E-180.com est une expérience gratuite et enrichissante, d'une part pour la transmission des acquis, et d'autre part pour le contact humain qui se dégage de cet échange.

J'ai découvert, à travers cette rencontre, un agréable outil d'échange permettant d'apprendre sur la vie par l'enseignement de ses pairs. Je vais d'ailleurs choisir ma prochaine rencontre et vous en recommande autant, car comme l'explique Audrey-Anne, « les rencontres du quotidien font la richesse du quotidien ».

MyCustomizer
Le pouvoir de tout personnaliser

KIM RIVERIN
kim.riverin@umontreal.ca

Dans les rues de Montréal, Christian Painchaud file à vive allure sur le vélo de ses rêves : un cadre hyper léger aux couleurs éclatantes, comme il l'a toujours voulu. Il arbore fièrement ses chaussures judicieusement choisies : lacets vert lime et semelle cyan, le tout commandé dans le confort de son salon.

Arrivé à destination, à l'angle des rues Clark et Sherbrooke, il avance dans l'allée d'un monument historique : la Maison Notman. Abandonnée pendant plus d'une décennie, elle bourdonne aujourd'hui d'activités. Les 25 chambres de l'ancien hôpital des Sœurs de St. Margaret ont été transformées en un véritable incubateur d'entreprises, devenant ainsi le centre d'innovation technologique de Montréal.

Christian pousse la grande porte en bois massif. Sur un des murs du rez-de-chaussée, les logos colorés et stylisés de plusieurs entreprises Web se côtoient : *Urbita, Appifier, Ooomf, iNovia*, … et *MyCustomizer,* dont Christian Painchaud est le directeur général.

« J'ai fondé MyCustomizer entre autres pour contrer le mouvement de surconsommation »

Renaud Teasdale

MyCustomizer, une jeune entreprise montréalaise, a développé une application Web pour les marchands qui veulent offrir des produits uniques et personnalisés à leurs clients. Imaginez des gants de hockey avec votre nom et votre chiffre chanceux inscrits dessus ou des vêtements d'entraînement conçus spécialement pour vous. C'est exactement ce qu'offre la plateforme imaginée par cette entreprise qui espère bien se tailler une place de choix dans l'univers tourbillonnant du Web.

Histoire d'une jeune entreprise

L'idée de la plateforme Web germe d'abord dans la tête de Renaud Teasdale, programmeur informatique et, à l'époque, employé de *Warrior Sports,* une division de *New Balance.* Alors responsable de la personnalisation en ligne d'équipement de hockey, il développe une expertise unique dans le domaine de la personnalisation de produits et démarre, en 2011, *MyCustomizer.*

MyCustomizer, une jeune entreprise montréalaise, a développé une application Web pour les marchands qui veulent offrir des produits uniques et personnalisés à leurs clients.

À l'été 2012, Christian Painchaud, formé en entrepreneuriat à l'École des hautes études commerciales de Montréal, se joint à l'équipe. Quelques semaines plus tard, l'entreprise participe à *FounderFuel,* un programme intensif de 12 semaines qui offre un mentorat par l'entremise d'un réseau d'entrepreneurs vétérans, d'investisseurs et de cadres supérieurs. « *FounderFuel* est un accélérateur incroyable pour ceux qui savent en profiter », souligne Stéphane Gagné, vice-président aux solutions numériques locales pour *Transcontinental Média* et mentor pour l'expérience *FounderFuel.* « L'équipe de *MyCustomizer* avait des liens très forts dès le départ et l'aventure de *FounderFuel* n'a que resserré ceux-ci », mentionne M. Gagné.

Logo de l'entreprise

En novembre 2012, *MyCustomizer* « gradue » de *FounderFuel* au Monument-National, devant plus de 800 personnes. Seul sur scène, Christian Painchaud présente l'entreprise en moins de six minutes. Un défi de taille, mais surtout une opportunité hors du commun. « Je suis très optimiste pour *MyCustomizer,* poursuit M. Gagné, la plateforme Web offerte par l'entreprise répond à un besoin réel. »

Il y a présentement une forte tendance pour la personnalisation de produits dans le marché de la vente. *Nike* a d'ailleurs sa propre plateforme de personnalisation, tout comme *Adidas*. Selon Renaud Teasdale, l'avenir de la vente au détail est définitivement dans la personnalisation. « J'ai fondé *MyCustomizer* entre autres pour contrer le mouvement de surconsommation. Nous sommes fiers de permettre aux entreprises d'offrir une solution plus écologique et personnalisée », explique-t-il. Le pari derrière l'idée de cette plateforme de personnalisation est de satisfaire au maximum le client avec des produits uniques pour qu'il les conserve plus longtemps!

La plateforme qu'ils ont développée peut aussi s'adapter à un grand nombre d'industries : équipements sportifs, articles promotionnels, produits alimentaires et même au secteur du bois d'œuvre. « Le monde est à leur portée… reste maintenant à eux de le saisir ! », lance M. Gagné, leur mentor.

Personnaliser le monde

Plusieurs défis restent à relever pour *MyCustomizer* : la mise à l'échelle rapide du système, la traduction de la plateforme Web pour les autres pays et, finalement, la commercialisation. « Le processus de commercialisation peut être long et couteux. Il faut se glisser dans le top 10 des priorités des entreprises et se présenter comme une solution à leurs problèmes de personnalisation de produits », explique Christian Painchaud. Pour l'instant, la plateforme est testée par plusieurs entreprises au Canada, mais aussi aux États-Unis et en Espagne.

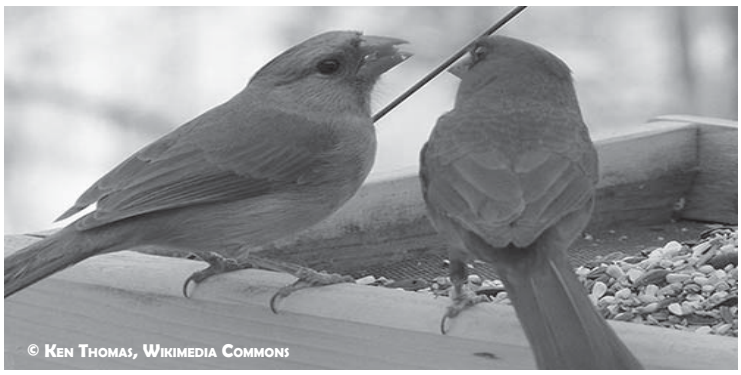
« Je suis très optimiste pour MyCustomizer, la plateforme Web offerte par l'entreprise répond à un besoin réel. »
Stéphane Gagné

L'avenir de *MyCustomizer* semble prometteur. L'entreprise est invitée à Silicon Valley, à l'été 2013, pour représenter l'effervescence des entreprises Web québécoises. Pour *MyCustomizer,* ce sera l'occasion de courtiser le marché américain et les investisseurs afin d'être en mesure de poursuivre le développement de leur entreprise Web. « C'est une occasion d'affaires unique pour nous et une expérience personnelle qui risque d'être fort enrichissante! », souligne Christian Painchaud avec enthousiasme.

Ce que les scientifiques ne pourraient faire sans vous

BRÏTE PAUCHET
brite.pauchet@yahoo.ca

***ÉPOQ*. Tout un nom pour une épopée. ÉPOQ, pour Étude des populations d'oiseaux du Québec. C'est une base de données de neuf millions de mentions d'espèce, étalées sur plus de 60 ans. En résumé, *ÉPOQ*, c'est l'apport inestimable de simples citoyens à la science d'aujourd'hui.**


© Ken Thomas, Wikimedia Commons

1973. Jacques Larivée, ornithologue amateur et informaticien professionnel, propose de rassembler en un seul lieu toutes les fiches d'observation d'oiseaux du Québec en mettant sur pied une base de données. Le concept obtient deux ans plus tard une subvention de la Fédération québécoise du loisir scientifique : ***ÉPOQ*** était née.

Quelque 38 ans et 25 000 ornithologues amateurs plus tard, *ÉPOQ* recense neuf millions de mentions d'espèce. Tous les ans, les 6000 membres des 33 clubs d'ornithologie de la province y ajoutent 375 000 nouvelles entrées. Chacune de ces observations est validée par un coordonnateur régional, avant d'être envoyée au coordonnateur général et créateur d'*ÉPOQ*, Jacques Larivée, précise Jean-Sébastien Guénette, directeur général du *Regroupement QuébecOiseaux.* Ainsi, chaque étape du processus fait participer des bénévoles passionnés.

Certaines données sont pourtant bien plus anciennes. Profitant du format numérique, *ÉPOQ* s'est enrichie des observations réalisées entre 1946 et 1951 par Victor Gaboriau, initiateur de l'ornithologie scientifique au Québec. Et la plus vieille mention remonte au 27 juin 1833 : un certain Audubon eut l'heur d'admirer un Bruant de Lincoln du côté de Natashquan...

Mais revenons à aujourd'hui. En 2011, Internet remplace les traditionnelles fiches papier. Les amateurs peuvent désormais colliger, « conserver [leurs] observations personnelles et tenir à jour [leurs] différentes listes d'oiseaux » directement sur le site Web.

Preuve de l'attrait des nouvelles technologies : le nombre de feuillets soumis a explosé dès la mise en ligne de la base de données. « Les participants peuvent voir leurs données sur une carte, obtenir leurs statistiques, consulter les observations des autres. Cela facilite la découverte de nouvelles espèces et permet de cibler d'autres lieux d'observation. L'hiver dernier, on a pu suivre en direct l'invasion dans le sud du Québec de la Chouette lapone, un hibou qui niche en forêt boréale », renchérit Jean-Sébastien Guénette. Mais d'autres amateurs sont particulièrement intéressés par une telle masse d'informations.

2013. Dominique Berteaux, professeur-chercheur à l'Université du Québec à Rimouski, étudie l'impact des changements climatiques sur la faune et la flore du Québec. Sans le travail de ces 25 000 passionnés, il ne pourrait rien faire. « Les scientifiques ne disposent pas des ressources pour collecter l'information sur un territoire aussi étendu et pendant une période de temps aussi longue. *ÉPOQ* est une source d'informations inestimable ».

Parmi les projets du *Regroupement QuébecOiseaux, ÉPOQ* est le plus populaire. Jean-Sébastien Guénette pense que c'est parce qu'ils « en demandent le moins possible. Les fiches sont simples : date et lieu d'observation, nom d'espèce, nombre d'individus. Des informations que les ornithologues prennent souvent déjà en note pour eux-mêmes ».

Au *Club des ornithologues du Bas-Saint-Laurent*, Dominique Berteaux contribue activement à *ÉPOQ* et à *l'Atlas des oiseaux nicheurs du Québec,* une récente initiative du *Regroupement QuébecOiseau*x, du *Service canadien de la faune d'Environnement Canada et d'Études d'oiseaux Canada.* Ce qu'il apprécie particulièrement en tant que scientifique? « Quand des amateurs sont impliqués et voient que ce qu'ils apportent sert, ça a un énorme pouvoir de sensibilisation. »

Cet article est d'abord paru dans « Les Actualités » de l'Association des communicateurs scientifiques du Québec. www.acs.qc.ca.

Il a été adapté pour Le Reporter.

Le Pharmachien,
un blogue qui a du mordant

KIM RIVERIN
kim.riverin@umontreal.ca

Cinq mensonges sur les toxines, la vraie différence entre les médicaments génériques et les originaux, la bible des suppositoires... Tous des sujets décortiqués par Olivier Bernard sur son blogue humoristique qui simplifie les sciences et qui déconstruit les fausses croyances. Rencontre avec un jeune pharmacien bourré de talents qui a pour mission d'éduquer autrement !

Question : Pourquoi le nom Pharmachien ?

Réponse : Je suis tout d'abord pharmacien de profession et je voulais le refléter dans le titre. Je voulais aussi un blogue pas tout à fait « politiquement correct », d'où la métaphore du chien. J'ai toujours œuvré dans des milieux de travail très sérieux, très surveillés. C'était une rébellion, j'imagine, une façon de mettre à profit ma créativité et mon petit côté geek !

Q : Qu'est-ce qui vous a amené à écrire et à illustrer ?

R : À l'université, j'étais rédacteur en chef du journal étudiant. J'adore le concept de ces journaux qui laissent une pleine liberté aux journalistes pour y écrire des articles éclatés sur une grande variété de sujets. Je faisais déjà à l'époque de la déconstruction de mythes et de fausses croyances. C'était, en quelque sorte, le prototype du *Pharmachien.*

Q : Comment trouvez-vous vos sujets pour vos billets ?

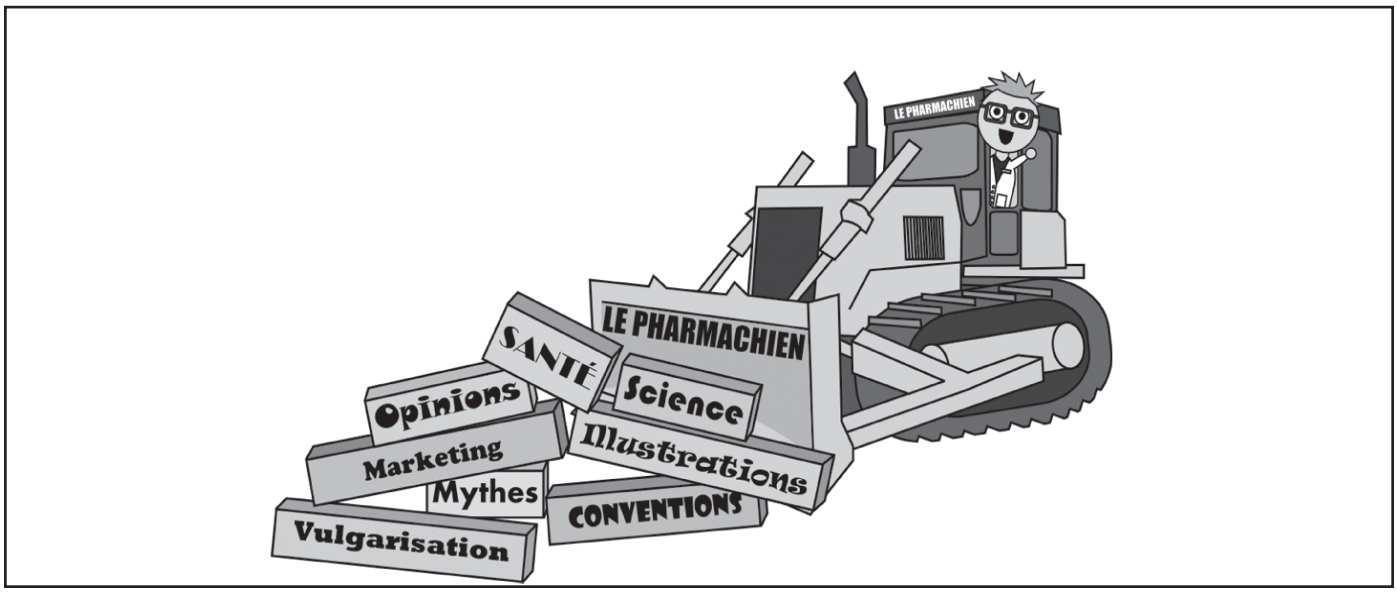
R **:** Mon blogue a deux volets : un plus éducatif et un autre, plus léger, avec mes expériences personnelles. Les idées viennent donc directement de mes clients à la pharmacie, de ma vie ou des gens qui m'entourent. Je lis aussi beaucoup d'articles scientifiques en astronomie et dans le domaine de la physique en général. Le fait de lire très peu sur la santé me rend encore plus créatif !

Q : Comment écrivez-vous vos billets ? Avez-vous une méthode particulière, infaillible ?

R **:** Oui ! En faisant de la recherche dans le domaine pharmaceutique, j'ai acquis une méthode et développé une rigueur qui me suivront toute ma vie. Je suis très scientifique dans la rédaction de mes billets. Je fais une liste de sujets intéressants, suivi d'un plan détaillé de mes idées. J'opte souvent pour des billets du type *« 5 mythes sur... »* ou *« 6 faits concernant... »*. Ça me permet de structurer plus facilement ma pensée. Maintenant, je réalise aussi des entrevues avec des professionnels de la santé. Par exemple, deux dentistes et une hygiéniste dentaire ont lu et commenté mon billet *L'histoire de ma première carie... à 31 ans*. Ces entrevues et ces nouvelles collaborations permettent d'enrichir le contenu du blogue. C'est ce vers quoi je veux maintenant me tourner.

Q : Qu'est-ce que vous trouvez le plus difficile en tant que blogueur ?

R : Assurément le temps ! Je travaille environ 15 à 25 heures pour un seul billet, en plus de mon travail de pharmacien. Les gens ne savent pas non plus que je suis très perfectionniste et exigeant. Je ne suis jamais satisfait à 100 % du produit final. Ironiquement, les billets les plus aimés sont ceux que je n'affectionne pas particulièrement. Ça m'étonne toujours !



Dessin réalisé par Olivier Bernard illustrant sa manière de *faire autrement*

Q : Expliquez-nous l'image réalisée pour Le Reporter.

R : Je me suis demandé pourquoi j'aimais autant faire les choses autrement. La réponse est sans doute parce que je suis rebelle, mais surtout parce que j'aime briser les conventions et brasser la cabane. Sur l'image, le bulldozer démolit les conventions et les préconceptions; il déconstruit pour mieux présenter !

Q : Comment voyez-vous l'avenir du Pharmachien ?

R : Mon but est de créer une communauté. Mes textes sont un prétexte pour susciter des réactions et pour amorcer des discussions. Les méthodes pour intéresser les gens aux sciences ont échoué jusqu'à maintenant alors j'ai décidé de les présenter plus légèrement et avec une touche d'humour. Ce que j'affectionne particulièrement, c'est l'échange avec mes lecteurs : je corrige constamment les informations de mon blogue selon leurs commentaires. Plus personnellement, j'ai été approché pour concevoir des campagnes de sensibilisation et pour développer des outils pour les professionnels de la santé. C'est une avenue intéressante.

Pour obtenir des réponses rigolotes, imagées et rigoureuses à vos questions sur la santé, visitez le www.lepharmachien.com.

Cartouche et les brigands du siècle des Lumières

DELPHINE VINCENT
delphine.vincent@umontreal.ca

Vieilles comme le monde, les histoires de malandrins et de brigands demeurent captivantes. Les malfaiteurs intriguent : tantôt leurs crimes choquent, tantôt leurs intentions fascinent. C'était déjà le cas dans les années 1700, à Paris. Le 18e siècle a connu son lot de criminels et nombre de leurs actions ont été répertoriées. L'un des plus connus est sans doute Cartouche. Les éclats et les répercussions de son procès, en 1721, se sont répandus dans tout Paris, lui conférant une aura de héros.

Mathieu Langevin, étudiant en histoire à l'Université du Québec à Montréal et spécialiste du 18e siècle, a analysé pour ***Le Reporter*** le mythe de Cartouche et de son organisation. Regard sur un phénomène qui semble persister.

Le véritable portrait de Cartouche, Estampe

Question : Pour certains, Cartouche est une légende, presque un Robin des Bois. Or, il ne volait pas nécessairement les plus riches pour redistribuer aux plus pauvres. Parlez-nous de l'organisation de sa bande.

Réponse : L'idée reçue, du moins celle propagée par la Régence, était celle d'une organisation tentaculaire qui essaimait dans le royaume de France sous les ordres d'un *prince des voleurs*, Louis Dominique Cartouche. Le gouvernement présentait les « cartouchiens » comme une véritable force subversive, un « État dans l'État » rivalisant avec le pouvoir royal sur ses deux éléments de domination : l'argent et la violence. L'ampleur du procès de Cartouche et de ses complices, qui a duré un peu plus de trois ans, a servi de substrat à cette théorie, exposant l'envergure de l'entreprise. Or, la recherche démontre une tout autre réalité. Cartouche, un chef certes charismatique jouissant d'une influence considérable, n'était pas à la tête d'une grande milice de criminels organisés comme pourrait l'être la mafia. Il s'agissait plutôt d'une criminalité opportuniste, d'individus pugnaces ayant toujours l'idée du profit en tête.

Q : Le procès de Cartouche en 1721 a permis de mettre en lumière la culture criminelle de l'époque. Quels sont les impacts observés sur la société à la suite de ces révélations ?

...une organisation tentaculaire qui essaimait dans le royaume de France sous les ordres d'un prince des voleurs, Louis Dominique Cartouche

R : Le procès a permis de repousser, sinon d'éliminer les bandes de criminels dans la ville. Deux phénomènes peuvent expliquer ce résultat. D'abord, un resserrement du quadrillage ainsi qu'une amélioration générale des techniques policières à Paris ont pratiquement chassé les brigands à l'extérieur des enceintes de la capitale, reléguant le phénomène loin des regards et de l'opinion publique. Ensuite, si Paris est devenue subitement une ville pacifiée, il est possible que le phénomène ait été gonflé artificiellement à l'origine, donnant ainsi l'illusion d'un assainissement des tensions violentes en milieu urbain. Rien de mieux qu'un bouc émissaire pour faire oublier les problèmes qui gangrènent l'État ! Bien sûr, d'autres facteurs socioculturels et conjoncturels ont également pu jouer un rôle important.

Q : Ce type d'organisation serait-il encore viable de nos jours ? Pouvons-nous faire des parallèles avec d'autres groupes opérant dans l'ombre et qui ont été mis à découvert ?

R : Il est risqué de dresser des parallèles entre deux réalités socioculturelles bien distinctes. Nous pouvons toutefois constater une certaine répétition du phénomène à travers le temps, et ce, jusqu'à nos jours. Je crois sincèrement que chaque société a besoin de ce type de mythe fonctionnaliste qui sert de mise en garde contre une vie de méfaits et de vices. Récemment, l'affrontement opposant la nébuleuse Al-Qaïda et l'administration Bush incarne parfaitement ce type de phénomène où un ennemi tierce, diabolisé, sert à illustrer la présence d'éléments délétères au sein d'une société « saine », assurant du coup une légitimité d'intervention gouvernementale.

Q : Pouvez-vous nous dresser un portrait de la situation économique et sociale du début du 18^{e} siècle, lors de l'apparition de Cartouche et de sa bande ?

R : Philippe d'Orléans est au pouvoir. Il instaure une ère de progressisme et décide de privilégier l'implantation du système économique de Law – en échangeant l'or contre de l'argent papier – afin d'assainir les finances de l'État et augmenter ainsi le volume des émissions et des transactions. La bande de Cartouche a assurément profité de la facilité qui s'offrait à eux pour dérober les changeurs de titres.

Q : Finalement, que pensez-vous de La Complainte de Cartouche, chanson populaire inspirée de son histoire ?

R : Voilà qui est intéressant ! On chante le triste destin de ce criminel trahi par ses proches, vendu par un Judas. L'État est ennemi; le criminel, martyr. On observe un peu le même phénomène aujourd'hui au Mexique avec les mariachis qui mettent en musique les exploits des plus grands narcotrafiquants.

Café, étude et petits bonheurs

MARIE-PAULE PRIMEAU
marie-paule.primeau@umontreal.ca

Souvent à la recherche d'un endroit sympathique pour étudier hors des sentiers battus à Montréal ? Le Reporter a déniché pour vous six adresses vraiment accueillantes où il fait bon mettre son nez dans les livres. Vous pourrez, dans la plupart d'entre elles, y déguster un café de qualité ou autre boisson réconfortante afin de profiter pleinement du moment. En prime, quelques suggestions pour des petits bonheurs à emporter afin de prolonger le plaisir. Suivez le guide.

De farine et d'eau fraîche

1701, rue Amherst

Un lieu tout à fait charmant. Des pâtisseries divines, telles des créations imaginées par une fée gourmande. Cette magicienne, c'est Marilu Gunji, qui conjugue son identité québécoise à celles de ses origines pour la délectation de nos papilles. En effet, cet établissement ouvert depuis près de deux ans offre aux Montréalais l'exotisme guatémaltèque et le raffinement japonais. De plus, les cafés et les thés sont biologiques ainsi que la majorité des ingrédients utilisés en cuisine.

Petit bonheur : repartez avec des caramels mous faits maison. Ceux au sésame noir sont excellents.

Micro-torréfacteur Saint-Henri

Bibliothèque publique de Westmount

4574, rue Sherbrooke Ouest

Saviez-vous que la bibliothèque de Westmount est la première bibliothèque publique municipale du Québec ? Sa construction date de 1899. Cet endroit calme, lumineux, entouré de vitraux, invite à la lecture et à la réflexion. Pour ceux qui désirent s'isoler, trois salles de travail sont disponibles. Ne manquez pas de visiter les serres adjacentes à la bibliothèque, elles sont ouvertes au public.

Petit bonheur : tout près de la bibliothèque, la boulangerie Le Fournil, située au *364, rue Victoria*, regorge de gâteries toutes plus alléchantes les unes que les autres. Récompensez-vous ! Le détour en vaut la peine.

Café de Da

545, rue Fleury Est

Le Café de Da est situé au-dessus de la bibliothèque d'Ahuntsic. Ce lieu est un espace destiné au développement culturel et social des résidents du quartier permettant aux artistes de l'arrondissement d'y exposer leurs œuvres. L'ambiance chaleureuse de ce local aéré et gorgé de lumière naturelle vous permettra de travailler paisiblement.

Petit bonheur : en partant, faites-vous plaisir en empruntant à la bibliothèque Les vaisseaux du cœur de Benoîte Groulx ou en choisissant un numéro de votre magazine préféré.

Micro-torréfacteur Saint-Henri

3632, rue Notre-Dame Ouest

Ce café fort sympathique est situé dans un quartier peu visité, mais plus pour très longtemps. En effet, le marché Atwater, la revitalisation de la rue Notre-Dame et le quartier Griffintown feront de cet arrondissement un des plus courus à Montréal. Tout comme cet estaminet pour lequel on vient de loin. Dans une ambiance bon enfant et sans prétention, on nous propose des cafés de fermes nichées à plus de 1500 mètres d'altitude. Les meilleurs, paraît-il. Pour toutes ces raisons, cet endroit décontracté est cool, très cool.

Petit bonheur : étant donné que le marché Atwater est tout près, profitez-en pour y faire vos emplettes de fruits et de légumes cultivés par des producteurs québécois.

ÉM Café

5718, Avenue du Parc

D'emblée, au ÉM Café, on se sent bien. Bonne musique, personnel aimable et ambiance décontractée. Voilà pourquoi les gens du quartier l'ont rapidement adopté et font de ce lieu un repère d'artistes, de bobos et de hipsters. Un endroit chaleureux, confortable, où l'on est tout simplement heureux. En outre, vous pouvez y manger une cuisine santé préparée sur place. Je peux témoigner d'un moment savoureux, à déguster un biscuit au beurre avec canneberges et chocolat que j'ai goulûment trempé dans un macchiato ultra-velouté. Un délice !

Petit bonheur : les petits croissants à la vanille, au pavot ou au chocolat de chez *Cheskie, 359, rue Bernard Ouest.*

Le Couteau

4627, rue Saint-Denis

Choisir Le Couteau, c'est vouloir déguster un vrai bon espresso. Ouvert depuis près d'un an, ce bistrot du Plateau ravit les amateurs de café par son offre de boissons chaudes de qualité. Les cafés sont préparés de façon artisanale et les grains proviennent du torréfacteur canadien Forty Ninth Parallel. Rien de moins ! Le Couteau, c'est aussi un espace tout en hauteur, un décor épuré et une fenestration abondante qui permet à la lumière naturelle de mettre en valeur la pièce.

Petit bonheur : les croissants de chez Fous Desserts, au *809, rue Laurier Est*. Les meilleurs en ville, et ce, à une courte distance du Couteau.

Un petit dernier en boni :

Le Jardin botanique de Montréal

4101, rue Sherbrooke Est

Que diriez-vous de vous installer sous un arbre fruitier en fleurs pour étudier ? Au Jardin botanique de Montréal, les pommetiers sont en fleurs à la mi-mai et émerveillent nos sens. Profitez de cette beauté pure et de l'air frais du printemps pour stimuler votre réflexion et votre créativité. Atmosphère zen et revigorante assurée !

Petit bonheur : avec la carte *Accès Montréal,* l'entrée est gratuite.

Patisserie de chez
De farine et d'eau fraîche

Le redoutable accord du participe passé

Testez vos connaissances

1. La boucle de ma ceinture est *tombé.*
2. Cette bague est magnifique : je l'ai *acheté* sur le champ !
3. Les pierres précieuses ont été *greffé* à un anneau d'or blanc.
4. Malgré leur bonne qualité, ces tapis d'Orient sont *invendu.*
5. Pierre a *acheté* une nouvelle console, je l'ai d'ailleurs *testée* hier.

R : 1. tombée 2. achetée 3. greffées 4. invendus 5. acheté, testée

LA RÈGLE

Employé avec l'auxiliaire être,
le participe passé s'accorde en genre et en nombre avec le sujet du verbe.
Ex. : Elles sont parties tôt.

Employé avec l'auxiliaire avoir,
le participe passé s'accorde si le complément d'objet direct précède le verbe.
Ex. : Cette fille, je l'ai rencontrée hier.

Attention !
Si le verbe n'a pas de complément d'objet direct ou si celui-ci est placé après le verbe, le participe passé demeure alors **invariable**.

Ex. : La pluie a commencé. Elles ont mangé une crème glacée.

Cas particulier

Le participe passé des verbes pronominaux

1. Elle s'est *préparé* une tartine.
2. Les oiseaux se sont *envolé*.
3. Elles se sont *appliqué* dans leurs devoirs.
4. Ils se sont *vu*.
5. Il s'est *lavé* les pieds.

R : 1. préparé 2. envolés 3. appliquées 4. vus 5. lavé

LA RÈGLE

Le participe passé des verbes pronominaux, **toujours conjugué avec l'auxiliaire être**, s'accorde en genre et en nombre avec le sujet du verbe. Lorsque les verbes pronominaux ont un sens réfléchi ou un sens réciproque, le participe passé s'accorde donc avec ce pronom complément (me, te, se, etc.), si ce complément précède le verbe.

Ex. : Elle s'est coiffée. Ils se sont salués.

Attention !
Le participe passé de certains verbes pronominaux demeure invariable. C'est le cas des verbes suivants :
se plaire, se parler, se nuire, se ressembler, se rire de et se sourire.

Pourquoi ? Le pronom complément (me, te, se, nous, vous) est cette fois-ci un complément d'objet indirect, donc pas d'accord (Plaire ou nuire à quelqu'un, tout comme sourire à quelqu'un).

Exemple :

Ils se sont plu.
Nous nous sommes nui.
Elles se sont souri

PAR DELPHINE VINCENT

8e ÉDITION

24 HEURES ET PLUS DE SCIENCE

ON COMPTE SUR LA SCIENCE !

10 ET 11 MAI 2013 PARTOUT AU QUÉBEC !

PLUS DE **250 ACTIVITÉS** SCIENCE ET TECHNO À LA PORTÉE DE TOUS

Petite pause le temps de l'été...

...*Le Reporter* revient à la prochaine session d'automne

Envie de participer ?
Expérimentés ou débutants,
envoyez nous vos propositions :

lereporter.redaction@gmail.com

Cette publication est possible grâce au
Programme des initiatives étudiantes
offert par
L'**AGEEFEP**